

NATURALISME ET JUSTIFICATION

© Élisabeth PACHERIE

Merci de ne pas citer sans autorisation

Le naturalisme constitue une approche de l'épistémologie concurrente de l'approche traditionnelle. Toutefois, de même qu'«épistémologie traditionnelle» est une appellation trop imprécise pour ne pas recouvrir des réalités variées, le nom d'épistémologie naturaliste sert à désigner non une doctrine unique mais un ensemble de courants qui ont en commun de contester plus ou moins radicalement l'épistémologie traditionnelle et d'insister sur la pertinence que revêtent les recherches empiriques vis-à-vis des problèmes épistémologiques. Mon objectif principal va être de caractériser ces différentes formes de naturalisme en m'attachant à déterminer ce qu'elles contestent de l'épistémologie traditionnelle et à dégager la reformulation qu'elles donnent du problème de la justification.

Je commencerai par une brève présentation schématique de l'épistémologie traditionnelle, telle que la voient les naturalistes. Je mettrai donc l'accent sur les dimensions de cette démarche qui peuvent apparaître comme problématiques à leurs yeux. Je présenterai ensuite le projet naturaliste sous sa forme radicale — incarnée par Quine — qui conteste non seulement la manière dont l'épistémologie traditionnelle entend procéder pour parvenir à ses fins, mais la pertinence même de l'objectif qu'elle se fixe. Les raisons que l'on peut avancer en faveur de cette approche radicale de même que les objections que l'on peut lui adresser seront examinées. Dans un troisième temps, j'examinerai des formes plus modérées de naturalisme, qui remettent en cause non pas l'objectif de l'épistémologie tel qu'il est traditionnellement conçu, mais les moyens mis en œuvre pour le réaliser. J'essaierai notamment de clarifier le rôle que ces versions modérées du naturalisme font jouer à la psychologie et de préciser la part exacte de normativité qu'elles conservent. Je terminerai par quelques considérations sur les rapports entre naturalisme et scepticisme épistémique

1. Épistémologie traditionnelle et fondationnalisme

On considère traditionnellement que l'objet principal de l'épistémologie est de déterminer ce qu'est la connaissance et ce qui la rend possible. L'intérêt pour ces questions est motivé en partie par la volonté de répondre au **défi sceptique** concernant la possibilité de la connaissance. L'épistémologie traditionnelle est également marquée par un **souci mélioratif** : l'analyse des conditions de la connaissance doit nous éclairer sur la manière de procéder pour mieux atteindre nos buts épistémiques. Selon une analyse classique, une connaissance est une espèce particulière de croyance vraie, à savoir une croyance vraie justifiée. Comme le souligne Kim (1988), des trois notions de croyance, vérité et justification, la plus centrale pour l'épistémologue est celle de justification, puisque la notion de croyance ressort également de la psychologie et celle de vérité de la sémantique et de la métaphysique. L'épistémologue a donc pour tâche spécifique de préciser ce que l'on doit entendre par justification et de formuler les critères auxquels une croyance doit satisfaire pour être dite justifiée. Le concept de **justification** est un concept fondamentalement **normatif** et donc l'épistémologie apparaît comme une entreprise normative.

Le **fondationnalisme** est l'une des principales conceptions traditionnelles de la manière dont il convient de procéder pour accomplir cette tâche. Il constitue également la cible principale des attaques naturalistes. Encore, une fois, le terme de

fondationnalisme recouvre une variété de doctrines, mais qui toutes ont en commun une conception de la structure d'un système de croyances justifiées et par suite de la manière dont la tâche générale de l'épistémologue se spécifie en sous-tâches. Très schématiquement, le fondationnalisme opère une distinction entre deux catégories de croyances justifiées, les croyances **indirectement justifiées** et les croyances **directement justifiées**. Une croyance est indirectement justifiée, si elle est justifiée en vertu des relations qu'elle entretient avec d'autres croyances, qui sont elles-mêmes soit directement soit indirectement justifiées. Une croyance est directement justifiée si sa justification est d'une autre espèce et ne fait pas intervenir d'autres croyances. La tâche de l'épistémologue se subdivise donc en deux sous-tâches: (1) préciser les conditions que doit satisfaire une croyance pour être directement justifiée et (2) préciser la nature des relations qu'une croyance doit entretenir avec d'autres croyances pour être indirectement justifiée.

On peut distinguer différentes versions du fondationnalisme qui divergent soit par leur conception de la justification directe, soit par leur conception de la justification indirecte. On considère, par exemple, généralement que l'un des désaccords fondamentaux entre empiristes et rationalistes à l'époque classique concernait la nature de la justification immédiate. Pour les rationalistes, la notion de justification immédiate était liée à celle d'indubitabilité, d'infailibilité ou d'incorrigibilité attestées par une intuition rationnelle, alors que pour les empiristes une croyance directement justifiée était une croyance justifiée par l'expérience sensible. En ce qui concerne la justification indirecte, on peut distinguer différentes versions du fondationnalisme en fonction des modes de dérivation jugés admissibles (inférences déductives, inductives, ou encore probabilistes).

Au fondationnalisme s'oppose classiquement le **cohérentisme** qui nie l'existence de justifications immédiates et rejette l'idée d'enchaînements linéaires de justifications. Selon le cohérentisme, c'est le système de croyances déjà acceptées pris en son entier qui est épistémologiquement premier et une croyance particulière est justifiée si son intégration au système ne crée pas d'incohérences.¹ Ce sont les versions empiristes du fondationnalisme qui forment la cible principale du cohérentisme. Elles sont accusées d'être sous l'emprise du "mythe du donné" (Sellars, 1963) ou du dogme de la dualité du schème et du contenu (Davidson, 1974) et de confondre ordre des causes et ordre des raisons. En bref, le mythe du donné est l'idée que les faits ou les choses sont donnés à la conscience selon un mode pré-conceptuel et que les croyances peuvent être justifiées sur cette base. Ce mythe alimente l'idée que l'espace des justifications excède l'espace des relations conceptuelles et conduit, selon le cohérentisme, à une confusion indue entre l'ordre des raisons et l'ordre des causes, entre justification et excuse ou disculpation (McDowell, 1994).

Cet angle d'attaque n'est pas celui du naturalisme qui aurait plutôt tendance à voir dans le cohérentisme le résultat d'un dualisme injustifié des causes et des raisons qui ne réussit qu'à couper l'esprit du monde. Les naturalistes soutiennent que le problème de la justification tel qu'il est posé par les fondationnalistes est insoluble et donc que le projet fondationnaliste est voué à l'échec. Ils soutiennent en outre que le projet fondationnaliste est mal conçu parce basé sur des présupposés aprioristes et qu'une reformulation correcte du problème passe par le rejet de ces présupposés. On peut distinguer deux formes d'aprioricité de la démarche fondationnaliste. En premier lieu, il y a aprioricité en ce sens que l'épistémologie est conçue comme une discipline *a priori*, dont la méthode est l'analyse logique ou conceptuelle, et qui peut et doit procéder indépendamment de toute considération sur la manière dont historiquement la théorisation scientifique s'est développée. Ici, l'aprioricité se marque par le refus de la

prise en compte de l'histoire des sciences. En second lieu, il y a aprioricité en ce sens que les critères proposés pour la justification sont des critères logiques et non psychologiques: une croyance est justifiée en vertu de ses propriétés logiques et/ou des relations logiques qu'elle entretient avec d'autres croyances. Les aspects psychologiques de la croyance, notamment sa genèse psychologique, sont tenus pour non pertinents relativement au problème de la justification. Différentes formes de naturalisme émergent selon que la critique de l'aprioricité s'accompagne ou non d'une remise en cause de la normativité et selon que par cette critique l'on vise plutôt l'aspect anhistorique ou l'aspect apsychologique de l'épistémologie traditionnelle.² Nous allons maintenant en examiner quelques-unes en commençant par la version forte du naturalisme qui est associée au nom de Quine.

2. Quine et l'épistémologie naturalisée

La principale raison avancée par Quine en faveur d'une naturalisation de l'épistémologie dans son célèbre article "Epistemology naturalized" (1969a) est l'échec de la quête traditionnelle des fondements de la connaissance. Un examen des raisons que donne Quine de cet échec pourra nous aider à mieux comprendre la version du naturalisme qu'il défend dans cet article.

Quine distingue deux volets dans le programme fondationnaliste traditionnel. La **réduction conceptuelle** a pour but la réduction, par la définition, des termes physiques et théoriques à des termes faisant référence aux traits phénoménaux de l'expérience sensorielle. La **réduction doctrinale** qui a pour objectif la réduction des vérités théoriques et physiques à des vérités concernant l'expérience sensorielle. D'après Quine, nous savons depuis Hume qu'il n'est pas possible d'accomplir la partie doctrinale du programme. La plus modeste généralisation sur des traits observables couvre plus de cas que personne n'en pourra jamais observer. Il est impossible de transmettre intacte aux vérités théoriques la certitude liée aux vérités d'observation. L'inférence déductive n'est pas possible et l'inférence inductive ne saurait garantir la préservation de la certitude comme le fait l'inférence déductive. Quant à l'autre partie du programme, la réduction conceptuelle, elle est, selon Quine, vouée à l'échec du fait du **holisme de la confirmation**. La réduction définitionnelle suppose que la signification d'un énoncé empirique — c'est-à-dire, dans une optique vérificationniste, les conditions de sa vérification — puisse être déterminée indépendamment de la signification d'autres énoncés. Or, c'est précisément ce que nie le holisme de la confirmation qui soutient que "nos énoncés sur le monde extérieur sont jugés par le tribunal de l'expérience non pas individuellement mais collectivement" (Quine, 1951: 107). De ce holisme découle une indétermination de la traduction des énoncés théoriques, puisqu'il y aura toujours plusieurs manières, en principe indépartageables, de répartir le contenu empirique entre les énoncés.

L'échec du programme fondationnaliste n'est donc pas contingent. Il résulte d'une insolubilité de principe liée, d'une part, à l'impossibilité de ramener l'induction à la déduction et, d'autre part, au holisme de la confirmation. Sur la base de cet échec, Quine conclut qu'il faut soit renoncer carrément à l'épistémologie, soit renouveler complètement la manière dont nous concevons le projet de l'épistémologie. Quine estime préférable de choisir la deuxième possibilité:

L'épistémologie continue, mais dans un nouveau cadre et avec un statut clarifié. L'épistémologie, ou quelque chose qui lui ressemble, se met en place comme un chapitre de la psychologie et par conséquent des sciences de la nature.

Elle étudie un phénomène naturel, à savoir un sujet humain physique. On octroie à ce sujet humain un certain input expérimentalement contrôlé — certaines configurations de rayonnements de fréquences variées, par exemple — et, au bout d'un certain temps, le sujet donne en sortie une description du monde externe tridimensionnel et de son histoire. La relation entre le maigre input et l'output torrentiel est une relation que nous sommes incités à étudier pour à peu près les mêmes raisons qui ont toujours motivé l'épistémologie; c'est-à-dire, afin de voir quelles relations unissent les données à la théorie et en quoi une théorie de la nature transcende toutes les données disponibles. (Quine, 1969a: 25)

Ce passage est généralement considéré comme l'expression d'une remise en cause globale de l'approche épistémologique traditionnelle que Quine se proposerait de remplacer par une approche psychologique. En gros, les échecs répétés des tentatives fondationnalistes montreraient, selon lui, non seulement que le mode d'approche des questions épistémologiques qu'ont poursuivi les fondationnalistes est inadéquat, mais encore que les questions elles-mêmes sont mal posées. Il proposerait donc de substituer à l'épistémologie conçue comme enquête **normative** et **a priori**, une épistémologie naturalisée conçue comme enquête **empirique** et **descriptive**. Cette épistémologie naturalisée aurait en commun avec l'épistémologie traditionnelle de s'intéresser aux relations entre théorie et données empiriques, mais, à la différence de l'épistémologie traditionnelle, elle ne se proposerait pas d'énoncer les critères que ces relations *devraient* respecter pour que l'on puisse parler de connaissance, mais de décrire les processus psychologiques effectifs par lesquels nous construisons des théories sur la base de données empiriques ou d'observations.

Cette proposition de Quine s'est heurtée à un certain nombre d'objections. On a objecté tout d'abord que l'échec de l'approche fondationnaliste classique ne suffisait pas à remettre en cause la pertinence même de l'enquête épistémologique telle qu'elle est traditionnellement conçue. Kim (1988) suggère par exemple que bien d'autres voies peuvent encore être explorées en restant dans le cadre classique: “peut-être, adopter une sorte de stratégie “cohérentiste” ou exiger que nos croyances de base aient seulement un certain degré de crédibilité initiale plutôt que d'être revêtues de la certitude cartésienne, ou autoriser une forme de dérivation probabiliste en plus de la dérivation déductive des connaissances n'appartenant pas à la base ou considérer l'usage de certaines règles spéciales de preuves, comme les “principes de preuve de Chisholm”, ou abandonner la quête d'un processus dérivationnel qui transmette une certitude non-diminuée en faveur d'un processus transmettant des degrés moindres mais encore utiles de justification” (1988: 40).

On peut toutefois penser que Quine aurait également des raisons de rejeter ce genre de solutions. Quine adhère à ce qu'il considère comme un empirisme purifié de ses dogmes. Deux thèses empiristes demeurent selon lui (1969a: 19) inattaquables: à savoir que (1) toute donnée (*evidence*) qu'il peut y avoir pour la science est d'ordre sensoriel et (2) toute injection de signification dans les mots doit en fin de compte reposer sur des données sensorielles. Cette adhésion aux thèses empiristes paraît difficilement conciliable avec l'adoption d'une stratégie de type “cohérentiste”. Toutefois, le point essentiel que je voudrais soulever concerne plutôt les versions assouplies du projet fondationnaliste qui se caractérisent par une relaxation des contraintes portant sur la dérivation. Il s'agit d'exiger non plus une dérivation déductive, mais quelque chose de moins fort, qui, à défaut de transmettre une certitude intacte, préserve néanmoins un certain degré de crédibilité aux propositions dérivées. Mais de tels assouplissements ne permettent pas d'éviter toutes les objections que Quine adresse au projet fondationnaliste. Ainsi qu'on l'a vu, Quine distingue deux obstacles

fondamentaux qui s'opposent à la réalisation du projet fondationnaliste. Le premier, du côté doctrinal, est constitué par l'inévitable dilution de la certitude au fur et à mesure que les dérivations nous éloignent du particulier et de l'observable en direction du général et du théorique. C'est cet obstacle que les stratégies d'assouplissement que nous venons d'évoquer visent à contourner. Mais ces stratégies ne peuvent rien contre le second obstacle, en provenance cette fois du côté conceptuel ou sémantique, que constitue le holisme de la confirmation. Ici la sous-détermination de la théorie par les données empiriques ne concerne pas simplement le degré de certitude des propositions dérivées mais le choix entre des ensembles rivaux de propositions, également compatibles avec les données empiriques. Il me semble que c'est cela surtout qui motive le passage à l'épistémologie naturalisée. Ce que le holisme de la confirmation est censé montrer c'est qu'il est en principe impossible de trancher certaines questions en usant de critères *a priori*. Face à deux ensembles rivaux de propositions également compatibles avec les données empiriques, nous n'avons aucun moyen de déterminer *a priori* lequel nous devrions adopter. L'épistémologie traditionnelle en tant qu'elle a pour projet d'énoncer des critères *a priori* permettant de départager des théories ou des ensembles de croyances en fonction de leurs mérites épistémiques trouve une limite de principe dans le holisme de la confirmation, d'où la nécessité selon Quine de poursuivre l'épistémologie dans un autre cadre en apportant des réponses empiriques à des questions insolubles par des méthodes *a priori*.

Or, cette réorientation proposée par Quine soulève une seconde objection: en substituant des questions psychologiques aux questions épistémologiques traditionnelles, nous ne naturalisons pas l'épistémologie, nous changeons de sujet. Comme le souligne Kim (1988), en abandonnant une interrogation de type normatif et prescriptif au profit d'une enquête descriptive, c'est la notion essentiellement normative de justification que nous bannissons de l'épistémologie et avec elle la notion de connaissance qui lui est intrinsèquement liée. Quine affirme certes que l'épistémologie traditionnelle et l'épistémologie naturalisée dont il se fait l'avocat ont en commun leur intérêt pour les relations entre données sensorielles et théories. Mais c'est là, selon Kim, jouer sur les mots puisque Quine s'intéresse en fait aux relations causales qu'entretiennent données sensorielles et théorie, alors que l'épistémologie traditionnelle s'intéresse aux relations de justification et donc aux relations normatives qui unissent données sensorielles et théorie. On voit mal en conséquence ce qu'il pourrait y avoir de commun à l'épistémologie traditionnelle et à l'épistémologie naturalisée, que ce soit au niveau des questions posées, des objets d'étude ou des méthodes d'investigations mises en œuvre. La conclusion qu'en tire Kim est que l'entreprise proposée par Quine, même s'il s'agit d'une forme de recherche scientifique légitime, n'est pas une espèce d'épistémologie et que par conséquent on n'a pas à se demander s'il s'agit d'une meilleure façon de faire de l'épistémologie et si elle devrait venir remplacer la façon de faire traditionnelle.

On peut toutefois se demander si Quine nous invite vraiment à répudier toute dimension normative de l'épistémologie. C'est sans doute l'impression qu'il donne dans "Epistemology naturalized", mais il a cherché dans des écrits plus récents à dissiper ce sentiment: "La naturalisation de l'épistémologie ne met pas en péril le normatif et ne tranche pas en faveur d'une description non-critique des procédures qui ont cours" (Quine, 1986: 664). Il peut être utile ici de distinguer la normativité en tant qu'elle a partie liée avec l'aprioricité de la normativité en tant qu'elle est liée à une possibilité d'évaluation et à un projet mélioratif. Il est clair que Quine récuse le projet normatif de l'épistémologie traditionnelle si l'on considère que ce projet consiste à énoncer les normes *a priori* de justification des croyances. Mais il est moins évident que Quine

rejette la dimension normative de l'épistémologie si l'on entend par là que Quine renonce à l'idée que l'on puisse évaluer les mérites épistémiques de différentes procédures de formation de croyances. Il nie plutôt qu'on puisse les évaluer indépendamment de toute considération d'ordre empirique. De ce point de vue, le rapprochement qu'il fait de l'épistémologie et de l'ingénierie est éclairant: "Pour moi, l'épistémologie normative est une branche de l'ingénierie. C'est la technologie de la recherche de la vérité" (1986: 664-665). Cette remarque invite le parallèle suivant. L'ingénieur de travaux publics en charge de la construction d'un pont ou de l'évaluation de différents projet de ponts doit être en mesure d'évaluer les mérites respectifs de solutions alternatives et ne saurait mener à bien sa tâche sans une bonne connaissance des lois de la physique (newtonienne), des propriétés des matériaux, de la géologie du site, des conditions climatiques, et ainsi de suite, toutes choses qui sont du ressort d'une investigation empirique. De même "l'ingénieur-épistémologue", à la recherche du moyen le plus efficace de parvenir à des connaissances vraies ne saurait parvenir à ses fins sans prendre en compte les capacités cognitives des agents épistémiques et les conditions dans lesquelles s'exercent ces capacités. Si c'est bien là ce que veut dire Quine, le rapport que l'épistémologie entretient avec la psychologie doit être compris sur le modèle du rapport que le génie civil entretient avec la physique. La formule originale de Quine proposant de voir dans l'épistémologie un chapitre de la psychologie doit alors être prise *cum grano salis*.

Toutefois, même si l'on considère que c'est interpréter correctement Quine que de voir dans son projet d'épistémologie naturalisée un projet d'ingénierie épistémique, un certain nombre de questions n'en restent pas moins ouvertes. Il importe en particulier de spécifier plus clairement la manière dont on entend articuler la psychologie en tant qu'entreprise descriptive et l'ingénierie épistémique et d'explicitier les conditions qu'une telle articulation suppose. On peut se demander en outre si le rôle joué par la normativité dans le projet quinién est vraiment anodin et se laisse réduire à l'évaluation de l'adaptation des moyens aux fins ou bien s'il n'y a pas également dans le choix des fins épistémiques — vérité et prédiction, suggère Quine — une dimension normative, qui serait elle irréductible et transcenderait les possibilités de l'explication naturaliste. C'est vers ces questions que nous allons maintenant nous tourner en examinant les réponses qui leur ont été apportées non par Quine lui-même mais par les naturalistes "modérés" qui se sont attachés de manière explicite à préserver une épistémologie normative.

3. Naturalisme modéré et psychologie

Les raisons avancées par Quine dans "Epistemology naturalized" en faveur d'une conversion à la psychologie sont plus négatives que positives: c'est l'échec du projet fondationnaliste qui nous amène à nous tourner vers la psychologie. Mais ceux que j'appelle les naturalistes modérés (qui sont appelés par Kitcher (1992) "naturalistes traditionnels" et par Kim (1988) "nouveaux naturalistes") avancent en outre en faveur de la réintroduction de la psychologie dans l'épistémologie une série de raisons qui n'ont pas directement à voir avec le problème de Hume ou le holisme de la confirmation. En gros, les naturalistes modérés reprochent à l'épistémologie traditionnelle et tout particulièrement à l'épistémologie frégréenne, où ils voient l'aboutissement extrême de ce type d'approche, le caractère tronqué de leurs investigations. L'épistémologie traditionnelle aurait perdu de vue le fait que la question "Comment la connaissance est-elle possible?" doit se comprendre comme l'abréviation de la question "Comment la connaissance est-elle possible *pour des êtres tels que nous*

dans le monde tel qu'il est ? et, par conséquent, que l'on ne saurait y apporter de réponse adéquate sans prendre en considération (1) les capacités et limitations des systèmes cognitifs humains et (2) la nature du monde dans lequel nous vivons. Dans le cas de la justification, le caractère tronqué de l'approche traditionnelle se marque par le fait qu'elle ne prend en compte que les relations logiques entre propositions crues et néglige les relations psychologiques et causales entre les croyances — notamment tous les aspects liés à la genèse psychologique des croyances — ainsi que les relations causales entre l'esprit et le monde. En bref, le naturalisme réclame que soit pris en considération les antécédents causaux des croyances. Ces antécédents causaux peuvent comprendre des événements cognitifs internes à l'agent, mais aussi des événements dans le monde externes à l'agent. On peut distinguer différentes formes de naturalisme selon qu'elles exigent la prise en compte des seuls antécédents cognitifs ou de tous les antécédents causaux y compris ceux qui sont externes à l'agent. Je m'intéresserai pour le moment aux antécédents cognitifs ou psychologiques et aux raisons qui motivent leur prise en compte.

Kitcher (1992) voit deux ensembles de raisons qui expliquent le réinvestissement de l'épistémologie par la psychologie dans les années 1960. Le premier, interne à l'épistémologie, est lié principalement à l'ébranlement provoqué par la parution en 1963 d'un court article d'Edmund Gettier qui décrivait des contre-exemples à la thèse classique selon laquelle la connaissance est une croyance vraie justifiée (la justification étant d'ordre logique).³ Les tentatives de résolution du problème de Gettier ont conduit à l'idée que les conditions supplémentaires nécessaires pour combler l'écart entre connaissance et croyance vraie justifiée étaient d'ordre psychologique et non logique, en gros qu'il s'agissait de conditions portant sur les processus causaux responsables de l'apparition et du maintien de la croyance. Cette introduction de conditions causales dans la définition de la connaissance a ensuite été étendue à la définition de la justification et a donné lieu à un argument général en faveur de la réintroduction de la psychologie dans la psychologie. Schématiquement, l'argument a la forme suivante. Pour toute analyse de la connaissance ou de la justification en termes de conditions purement logiques, on peut construire un exemple où ces conditions sont satisfaites, mais où on ne peut dire que la croyance de l'agent est justifiée ou constitue une connaissance parce que les croyances de l'agent n'ont pas les bonnes connexions psychologiques. Pour reprendre un exemple de Kitcher, un individu peut avoir la croyance justifiée que p , avoir la croyance justifiée que si p , alors q et avoir la croyance que q . On pourrait penser que la croyance que q est justifiée dans la mesure où q est une conséquence logique élémentaire de p et de si p alors q . Mais l'agent peut croire q pour des raisons qui n'ont rien à voir avec cette inférence et qui peuvent être tout à fait contestables sur le plan épistémique.

Le deuxième ensemble de raisons qui explique la réintroduction de la psychologie dans l'épistémologie est lié aux bouleversements qui sont intervenus dans cette discipline dans les années 1960. Le béhaviorisme qui avait dominé la scène psychologique anglo-saxonne dans les années 1940 et 1950 s'est trouvé supplanté par une approche mentaliste n'hésitant pas à faire référence à des processus mentaux, des mécanismes pré-cablés ou des connaissances innées. Les travaux menés depuis lors en psychologie cognitive sur la mémoire, l'apprentissage, la perception, le langage, le raisonnement, la résolution de problèmes, et ainsi de suite ont permis d'avoir des idées beaucoup plus précises sur la nature des systèmes cognitifs humains et des processus par lesquels ils opèrent.

En bref donc, le problème de Gettier donne sa motivation à l'approche naturaliste en suggérant que l'épistémologie ne saurait mener à bien son enquête normative sur les

conditions de la justification et de la connaissance sans prendre en compte la dimension psychologique de la cognition. Quant au développement de la psychologie cognitive et plus généralement des sciences cognitives, il donne à l'approche naturaliste les moyens de sa mise en œuvre en permettant des références de plus en plus précises aux mécanismes psychologiques de la cognition. Les caractéristiques générales du naturalisme modéré sont donc les suivantes. En ce qui concerne la conception générale de l'objectif de l'enquête épistémologique, il conserve la dimension normative et méliorative de l'approche traditionnelle, mais il insiste sur le fait que c'est la cognition humaine qui est en jeu. Ce que résume fort bien Kitcher, qui affirme que pour le naturaliste modéré:

Le problème central de l'épistémologie est de comprendre la qualité épistémique de la performance cognitive humaine et de spécifier les stratégies par lesquelles les êtres humains peuvent améliorer leurs états cognitifs. (1992: 74)

En ce qui concerne la mise en œuvre de ce programme épistémologique, le naturalisme modéré se caractérise par son insistance sur le fait que le statut épistémique d'un état est dépendant des processus qui l'engendrent et le maintiennent, que le travail de l'épistémologue consiste, d'une part, à énoncer des conditions que doivent satisfaire ces processus psychologiques et, d'autre part, à déterminer quels processus satisfont effectivement ces conditions, et enfin que dans la formulation de ces conditions on doit prendre en compte de manière essentielle les contraintes qui sont celles du monde réel et des systèmes cognitifs humains existants. Les théories fiabilistes constituent de bonnes illustrations de ce naturalisme modéré. Très schématiquement, la thèse principale du fiabilisme est que le statut épistémique d'une croyance — le fait qu'elle soit ou non justifiée — est fonction de la fiabilité des processus qui la causent, la fiabilité consistant (en première approximation) en la tendance qu'a un processus à produire des croyances qui sont vraies plutôt que fausses.⁴

La caractérisation générale que nous venons de donner demande des clarifications et précisions. Le reste de cette section visera à préciser la nature et l'importance exactes de la contribution psychologique à l'épistémologie. La section suivante sera consacrée au problème de la définition de l'idéal épistémique et de la nature de la normativité présente dans le naturalisme modéré.

Nous avons vu que le naturaliste soutenait que la justification pouvait s'analyser au moins en partie en termes de conditions devant être satisfaites par les processus psychologiques responsables de la production des croyances. Une des questions qui se pose est de savoir quel rôle les données issues des travaux en psychologie cognitive peuvent jouer dans la formulation de ces conditions. Ce rôle est-il simplement négatif, au sens où ces données serviraient seulement à délimiter le champ des possibles, autrement dit de ce qui est faisable du point de vue de la cognition humaine étant données ses limitations? Ou bien ce rôle peut-il être positif au sens où nous pourrions avoir des raisons de penser que nos processus psychologiques effectifs de production de croyances présentent des garanties satisfaisantes sur le plan épistémique. En bref, quel est le rapport entre ce que sont nos processus psychologiques et ce qu'il devraient être pour conduire à la formation de croyances justifiées?

Le **Psychologisme** soutient que nos processus mentaux sont ce qu'ils doivent être. Si tel est le cas, le travail de l'épistémologue va consister à se pencher sur les descriptions de nos processus mentaux effectifs pour essayer d'isoler les propriétés communes à ces processus en vertu desquelles ils produisent des croyances justifiées. Si tel n'est pas le cas, la pertinence de la psychologie pour l'épistémologie ne sera pas

du même ordre. Des travaux des psychologues sur les ressources cognitives humaines, l'épistémologue tirera plutôt des contraintes sur le type d'exigences qu'il peut imposer sans tomber dans l'utopie.

Deux types d'arguments assez différents ont été avancés en faveur du Psychologisme: l'argument de la rationalité inévitable et l'argument darwinien.

L'argument de la rationalité inévitable a été formulé notamment par Davidson (1974), Dennett (1978: 3-22), Quine (1960, chapitre II), Harman (1982) et sous une forme plus faible Kim (1988). Schématiquement, l'argument affirme qu'il nous est impossible de procéder à une description intentionnelle des états cognitifs d'autrui (de lui attribuer des croyances, désirs, etc.) sans présupposer que l'agent en question se conforme aux normes de rationalité qui sont les nôtres. Des êtres dont les principes de rationalité seraient différents des nôtres nous seraient inintelligibles et nous ne les tiendrions pas pour rationnels. Dans la version de Harman, cet argument prend la forme suivante:

Nous supposons normalement qu'il y a des principes fondamentaux de rationalité qui s'appliquent à tous les êtres humains normaux ... Nous comprenons une autre personne en reconnaissant les raisons qu'elle a pour ses croyances et actions ou en voyant comment elle s'est trompée. Quelqu'un qui raisonnerait d'une manière fondamentalement différente de la manière dont nous raisonnons nous serait réellement inintelligible ... En supposant, comme nous le faisons normalement, que nous pouvons comprendre les autres, pourvu que nous disposions d'assez d'informations à leur sujet, nous présupposons que tous les autres opèrent en accord avec les mêmes principes fondamentaux que nous. (1982: 570-571).

L'idée de Harman est que puisque des individus qui raisonneraient de manière différente de la manière dont nous raisonnons nous seraient inintelligibles et ne nous paraîtraient pas rationnels, les seuls individus rationnels sont ceux qui raisonnent comme nous-mêmes raisonnons. Autrement dit, la manière dont nous raisonnons effectivement est en même temps la norme du raisonnement. Comme le souligne Kornblith, (1993b) qui analyse cet argument, il est nécessaire d'en donner une interprétation très forte si l'on veut que le Psychologisme en découle. Pour que l'on puisse lire directement la norme dans la description même des processus de raisonnement et de formation de croyances, il faut que ces processus soient parfaitement uniformes d'un individu à l'autre. Il faut donc que toute différence dans la manière de raisonner conduise à l'ininterprétabilité. En effet, si l'on admettait que des individus peuvent nous rester intelligibles malgré de petites différences dans la manière de raisonner, la psychologie pourrait certes décrire ces différentes manières de raisonner, mais ne nous dirait pas laquelle ou lesquelles sont rationnelles. L'objection la plus couramment faite à ce type d'argument est qu'il impose des conditions beaucoup plus fortes qu'il n'est en fait nécessaire pour l'attribution à autrui d'états intentionnels. Stich (1983), par exemple, propose d'introduire à la place une condition de similitude cognitive qui autorise des degrés et laisse ouverte la possibilité d'interprétation intentionnelle malgré des différences dans des processus de raisonnement.

L'autre argument couramment avancé en faveur du Psychologisme est l'argument darwinien. La formulation la plus célèbre est celle de Quine (1969b), mais on en trouve aussi des formulations chez Dennett (1981), Fodor (1981), Goldman (1986), Lycan (1988), Millikan (1984), Papineau (1987), et la liste n'est pas exhaustive. Voici une brève anthologie, empruntée à Stich (1990):

Quine: “Des créatures irréductiblement vouées à l'erreur dans leurs inductions ont une tendance pathétique mais louable à mourir avant de se reproduire.” (1969b: 66)

Dennett: “La sélection naturelle garantit que la plupart des croyances d'un organisme seront vraies, la plupart de ses stratégies rationnelles.” (1981: 75)

Fodor: “La sélection darwinienne garantit que les organismes ou bien connaissent les éléments de logique ou bien deviennent posthumes.” (1981: 121)

En gros, l'idée est qu'avoir des croyances vraies a une valeur adaptative plus grande qu'avoir des croyances fausses, qu'une créature dont la plupart des croyances sont vraies a plus de chance de survivre et de se reproduire qu'une créature plus encline à l'erreur et que la sélection naturelle favorisera les organismes dotés de systèmes cognitifs produisant plus de croyances vraies et moins de fausses. Le fait que nous ne soyons pas posthumes atteste de ce que notre système de production de croyances fait ce qu'il doit faire, c'est-à-dire produit des croyances vraies.

Comme le note Kornblith (1993), l'argument darwinien n'étaye lui aussi le Psychologisme qu'à condition d'en donner une interprétation très forte. Pour que l'on puisse soutenir que les processus de production de croyances existants sont idéaux sur le plan épistémique, il est nécessaire de considérer la sélection naturelle comme un processus d'optimisation qui ne retient que les meilleures solutions possibles. Si la sélection naturelle est un 'satisficier' qui se contente de solutions satisfaisantes, mais pas nécessairement optimales, on ne peut plus dire que, parce qu'ils sont le produit de l'évolution, nos systèmes de production de croyances sont ce qu'il devraient être sur le plan épistémique. Or les développements récents de la théorie de l'évolution ne donnent guère à penser que la sélection naturelle soit un agent optimisateur⁵.

Si la sélection naturelle ne garantit pas le caractère optimal des processus psychologiques de fixation de la croyance, l'épistémologue ne peut plus se pencher sur les descriptions des processus psychologiques existants pour y lire directement la réponse aux questions qu'il se pose. Si l'on admet qu'elle agit en 'satisficier', l'épistémologue peut néanmoins tirer des enseignements des travaux empiriques des psychologues, dans la mesure où l'on peut penser que les processus psychologiques de formation de croyances accomplissent un travail correct sinon parfait. Toutefois, on peut encore objecter que, même si nos processus de raisonnement sont le produit de la sélection naturelle qui garantit leur caractère satisfaisant, cette sélection naturelle a opéré dans un environnement — en gros, celui des hommes du paléolithique — qui n'a plus grand chose à voir avec notre environnement actuel, lequel est en grande partie le produit de nos propres activités. S'il est vrai que les êtres humains modifient leur environnement à un rythme que la sélection naturelle ne peut pas suivre, rien ne garantit que les processus de raisonnement adaptés au mode de vie et aux besoins des cueilleurs-chasseurs du paléolithique donnent encore des résultats corrects lorsqu'il s'agit de faire de la physique quantique ou des statistiques médicales. On peut donc soutenir que les processus sélectionnés par l'évolution ont une validité contextuelle, limitée à un domaine, et qu'il serait malencontreux que l'épistémologue cherche à en tirer des enseignements généraux. Ceci ne signifie toutefois pas encore que l'épistémologue ne puisse en tirer aucun enseignement. L'une des tâches qu'il peut s'assigner (Barkow, Cosmides & Tooby, 1992; Hirschfeld & Gelman, 1993) est de dégager les caractéristiques pertinentes du domaine d'application pour lequel un processus a été sélectionné de manière à pouvoir déterminer dans quels autres domaines, présentant des caractères analogues, ce processus demeure valide.

Mais on peut contester de manière encore plus radicale l'utilisation qui est faite de l'argument darwinien en épistémologie. L'argument darwinien, qu'on lui donne une interprétation forte ou faible, présuppose qu'une plus haute vertu épistémique — par

exemple, la capacité de former plus de croyances vraies — va de pair avec une plus grande valeur adaptative. Cette présupposition a été contestée par Stich⁶ qui soutient que la vertu épistémique n'est pas forcément favorisée par la sélection naturelle et qu'un système moins fiable sur le plan épistémique peut être préféré à un système plus fiable. Il avance deux arguments en faveur de cette idée. Le premier concerne la valeur adaptative interne (*internal fitness*), c'est à dire, en gros le rapport coût-bénéfice. Il est possible qu'un système plus fiable épistémiquement qu'un autre demande un tel surcroît de dépenses, en termes de temps, d'efforts et de ressources cognitives, que le jeu n'en vaille pas la chandelle, autrement dit que le coût soit trop élevé par rapport au bénéfice épistémique attendu. Le second concerne la valeur adaptative externe (*external fitness*), autrement dit la contribution à la survie et à la reproduction. Un système de production de croyances est susceptible de se tromper de deux manières: en formant la croyance que p , quand p n'est pas le cas (ce que l'on appelle "les faux positifs" ou les "fausses alarmes") ou en formant la croyance que non- p quand en fait p est le cas (ce que l'on appelle les "faux négatifs"). Il existe de nombreuses circonstances ordinaires dans lesquelles une de ces erreurs peut être sans conséquence mais l'autre extrêmement grave. Supposons que la croyance que p soit la croyance qu'un prédateur affamé est aux aguets, il est généralement moins grave et moins coûteux de croire à tort que p et de fuir que de croire à tort que non- p et de risquer de finir dans l'estomac du prédateur. A défaut de système fiable à 100%, il est possible que la sélection naturelle préfère, dans ce genre de cas, un système moins fiable, qui engendre un nombre important de fausses alarmes mais pas de faux négatifs, à un système plus fiable qui, quoiqu'il engendre globalement plus de croyances vraies, engendre aussi plus de faux négatifs aux conséquences tout à fait néfastes. En bref donc, si nous ne pouvons être assurés que la vertu épistémique a une valeur adaptative intrinsèque, non seulement nous n'avons pas de raisons de croire que les processus cognitifs issus de l'évolution sont épistémiquement optimaux, nous n'avons même pas l'assurance qu'ils soient épistémiquement satisfaisants.

Dans ce cas de figure, les travaux des psychologues ne constituent plus une source d'inspiration positive pour l'épistémologue. Les seuls enseignements qu'il peut en tirer concernent les limitations psychologiques des agents cognitifs humains, limitations qui constituent des contraintes sur le type de stratégies épistémiques que l'épistémologue peut raisonnablement proposer.⁷

4. Fins épistémiques, moyens épistémiques et normativité

Nous avons vu que le naturalisme modéré conservait une dimension méliorative et se donnait pour tâche de spécifier les stratégies permettant aux agents d'atteindre au mieux leurs objectifs épistémiques. En ce sens, une croyance est justifiée pour autant qu'elle résulte de l'utilisation d'une ou de plusieurs de ces stratégies. Mais est-ce là tout ce qu'il faut entendre par justification? N'y a-t-il pas quelque chose de plus dans la justification? Il peut être utile ici de dresser un bref parallèle avec la rationalité de l'action. Si un agent désire mettre fin aux jours de la femme qu'il aime et s'il croit que le meilleur moyen d'y parvenir est de l'exécuter d'une balle dans la tête, on peut dire qu'en un sens il agit rationnellement en le faisant. Mais on peut dire aussi que, selon une acception plus exigeante de la notion de rationalité, son comportement est irrationnel parce que son objectif l'est: il est irrationnel de désirer la mort de ceux que l'on aime. Il semble donc que, outre une notion purement instrumentale de rationalité, qui considère simplement l'adaptation des moyens aux fins, il existe une notion plus substantielle de rationalité qui prend en compte la nature des fins poursuivies. De manière analogue, on

peut penser qu'à côté d'une notion simplement instrumentale de justification, il y a place pour une notion de justification qui prend en compte la nature des objectifs épistémiques poursuivis. C'est pourquoi il est nécessaire de demander quels sont ces objectifs et ce qui les fonde. En outre, si la question de la justification s'étend aux objectifs poursuivis, dans une optique naturaliste la question de la naturalisation doit aussi se poser au sujet de ces objectifs. Constituent-ils des normes irréductibles ou bien sont-ils eux-mêmes susceptibles d'une réduction naturaliste?

Jusqu'ici, nous avons implicitement supposé que la vérité constituait l'idéal épistémique par excellence. Il va maintenant nous falloir examiner de plus près ce présupposé. En premier lieu, l'affirmation selon laquelle la vérité est le bien épistémique suprême doit être nuancée et corrigée. Comme le note Kitcher (1992), il y a des vérités triviales qui n'ont pas un grand intérêt épistémique et il est d'innombrables questions dont la réponse ne nous intéresse guère: qui peut bien brûler du désir de savoir s'il y a ou non plus de grains de riz en Camargue que de neurones dans le cerveau d'un éléphant. À côté de la vérité, d'autres valeurs épistémiques sont importantes pour nous: l'explication, la prédiction, une vision unifiée de la nature. Même si on néglige ces "complications", dire que le bien épistémique suprême est la vérité pose encore un problème sérieux qu'expose clairement A. Goldman, qui lui-même tient la vérité pour l'idéal épistémique par excellence. Nous intéressons-nous à la vérité sans restriction aucune ou à la vérité relativement à une certaine classe de situations possibles:

Est-ce que la justesse d'un système de règles [de justification] est déterminée par la proportion de vérités qu'il produit dans le monde réel et dans ce monde seulement? Ou bien la performance du système de règles devrait-elle être jugée également par sa performance dans d'autres mondes possibles?... À l'évidence, un système de règles donné pourrait donner de bons résultats dans un monde possible — disons le monde réel — et de mauvais résultats dans un autre. Quels sont les mondes possibles pertinents eu égard à la justesse d'un système de règles et en fin de compte à la justification d'une croyance formée en conformité avec le système? (1986: 107)

Comme le montre ce passage de Goldman, même si nous accordons une valeur épistémique prééminente à la vérité, il va nous valoir choisir entre plusieurs idéaux épistémiques possibles: la vérité dans tous les mondes possibles, la vérité dans le monde réel, la vérité dans le monde dans lequel le système opère, la vérité dans un ensemble de mondes possibles ayant en commun telles ou telles caractéristiques. La solution qui a la faveur de Goldman (1986: 107) correspond à cette dernière possibilité. Il propose pour idéal épistémique la vérité dans les mondes normaux définis comme les mondes où nos croyances générales sur les espèces d'objets, d'événements et de changements susceptibles de se produire ne sont pas remises en cause.

Quelque idéal épistémique que l'on choisisse, la question se pose des raisons qui motivent ce choix. En gros, il existe trois grands types possibles de réponses dont je vais essayer de caractériser les conséquences relativement à la question de la normativité de l'épistémologie. Pour justifier le choix de son objectif épistémique — la vérité dans les mondes normaux —, Goldman invoque le fait qu'il s'agit de la conception qui s'accorde le mieux avec nos intuitions et, de façon similaire, de nombreux auteurs soutiennent que leur conception de l'idéal épistémique est le résultat de l'analyse de nos intuitions et de nos concepts épistémiques ordinaires. Mais une telle réponse ne fait que retarder l'échéance, car nous devons maintenant demander pourquoi nous devrions accorder des égards particuliers à ces intuitions et concepts. Une première réponse possible consiste à dire que ces concepts, loin d'être arbitraires,

reflètent une notion de bien épistémique universelle et intangible qui possède pour nous une valeur intrinsèque. Autrement dit, selon cette conception, que nous accordions de la valeur aux objectifs épistémiques que révèle l'analyse de nos intuitions et de nos concepts est un fait premier et irréductible.

Une deuxième réponse possible concède que l'idéal épistémique révélé par l'analyse de nos concepts et intuitions n'est pas nécessairement universel et intemporel et n'a pas une valeur intrinsèque, mais soutient qu'il a une valeur instrumentale. Les arguments qui sous-tendent cette deuxième réponse sont généralement de type darwinien ou plus largement évolutionniste. Notre conception de l'idéal épistémique est le résultat d'un long processus évolutionnaire et celui-ci a été sélectionné de préférence à d'autres parce que sa possession et le fait de régler sur lui nos comportements épistémiques jouaient un rôle positif dans la survie et la reproduction de notre espèce. On peut également formuler cet argument en termes d'évolution sociale plutôt que biologique. Dans cette optique, notre idéal épistémique est un produit culturel soumis à la pression de la sélection sociale, sélection qui favorise une meilleure adaptation de nos idéaux épistémiques et une plus grande utilité de ceux-ci en tant qu'instruments au service d'autres fins. La troisième réponse considère que nos idéaux épistémiques varient d'une époque et d'une culture à une autre et estime, contrairement à la seconde, que la variation dans le temps de ces idéaux ne témoigne pas nécessairement d'un progrès et que ceux-ci ne sont pas même forcément commensurables. Selon ce dernier point de vue, le choix d'un idéal devient une question largement pragmatique.

Revenons maintenant à la question de la normativité de l'épistémologie. Nous avons vu que, dans la mesure où le naturalisme modéré restait fidèle au projet mélioratif de l'épistémologie traditionnelle, il conservait une dimension normative en ce qu'il se proposait de formuler des critères permettant d'évaluer les mérites d'une stratégie ou d'un processus cognitif eu égard à un idéal épistémique donné. Le naturalisme modéré est donc une entreprise normative en ce sens minimal qu'il se propose d'énoncer des normes ou critères permettant de juger de l'adaptation des moyens aux fins. Si l'on considère simplement cet aspect de l'entreprise naturaliste, sa normativité n'excède pas celle contenue dans la tâche d'un ingénieur des ponts et chaussées chargé d'évaluer les mérites de différents projets de ponts. Il s'agit d'une forme bénigne de normativité dans la mesure où les critères épistémiques recherchés seront énoncés en termes naturalistes, autrement dit en termes de conditions que doivent satisfaire des processus causaux. Mais la normativité intervient d'une autre manière dans l'enquête épistémologique, à travers une question qui n'est plus celle de la normativité des moyens mais de la normativité des fins. Il ne suffit pas de se demander à quels moyens nous devrions recourir pour parvenir à nos fins, il faut encore déterminer à quelles fins nous devons aspirer et pourquoi.

Les trois types de réponses dont j'ai esquissé les grandes lignes invitent à des conceptions différentes de la normativité des fins. Supposons pour simplifier que dans ces trois réponses la vérité sur la nature soit considéré comme l'idéal épistémique. À la question pourquoi cet idéal, la première réponse offerte est que la vérité a une valeur intrinsèque, qu'il s'agit d'une norme épistémique première et irréductible. Si l'on accepte cette réponse on introduit dans le naturalisme une forme de normativité beaucoup plus forte que la normativité des moyens qu'on vient d'évoquer puisque l'on reconnaît que la norme épistémique ultime n'est pas spécifiable en termes non-épistémiques, que l'on ne peut ni la définir ni la réduire en termes naturalistes.

Le naturalisme modéré doit alors être considéré, comme le propose Kim (1988) comme une thèse de **survenance forte** des propriétés épistémiques sur les propriétés naturalistes qui soutient non pas que les valeurs épistémiques, comme la justification, se

réduisent à des faits mais qu'elles doivent être cohérentes avec eux. Ce qui veut dire (1) que deux objets indiscernables d'un point de vue factuel ou descriptif doivent être indiscernables du point de vue de leur valeur épistémique et (2) que certaines des propriétés factuelles des objets doivent constituer des raisons pour l'attribution d'une valeur et que ces raisons doivent être généralisables, répondre à des règles ou normes. De ce point de vue, ce qui fait la spécificité du projet naturaliste par rapport à des formes plus traditionnelles d'épistémologie, c'est simplement d'exiger que les propriétés factuelles qui interviennent dans la définition de ces règles ou normes soient des propriétés psychologiques et causales.

La deuxième réponse nous dit que, quoique la vérité (ou quelque autre valeur) soit notre idéal épistémique, elle ne constitue pas une fin en soi, mais un moyen pour d'autres fins, autrement dit, elle soutient que notre idéal épistémique a une valeur simplement instrumentale. La forme de normativité supposée par cette seconde réponse est ainsi moins forte que celle qu'introduit la première réponse. Dans la mesure où la norme épistémique est considérée comme un moyen pour d'autres fins, il s'agit d'une forme de normativité des moyens que l'on pourrait dire de second degré. Est-ce là cependant une forme vraiment bénigne de normativité? Cela dépend des fins pour lesquelles on en fait un moyen et du statut de ces fins. Si l'on accepte un argument de type darwinien qui considère que la vérité a une valeur instrumentale en tant qu'elle contribue positivement à la satisfaction de ces fins biologiques ultimes que sont la survie et la reproduction, on aboutit à une forme solidement naturaliste d'épistémologie, pour autant que les normes épistémiques peuvent être définies en termes de normes biologiques et que ces dernières ne sont pas considérées comme problématiques d'un point de vue naturaliste. Mais cela suppose qu'il soit démontré que la vérité a bien une valeur instrumentale relativement à nos fins biologiques. Or, les arguments de Stich que nous avons esquissés suggèrent qu'une telle démonstration n'est pas évidente.

Si plutôt que la voie biologique on emprunte la voie sociale et qu'on considère que notre idéal épistémique possède une valeur instrumentale en tant que moyen pour la réalisation de fins sociales, la question d'une possible naturalisation de nos fins épistémiques dépend de celle de la naturalisation de nos fins sociales. Si nous pouvons naturaliser nos normes sociales, les normes épistémiques définies par rapport à elles seront également naturalisables. Si une naturalisation des normes sociales n'est pas possible, nos idéaux épistémiques hériteront de la normativité du social. Dans le premier cas de figure, il y aura réduction naturaliste des fins épistémiques; dans le second, il y aura simplement réduction de la normativité épistémique à une autre forme, non-épistémique, de normativité.

La troisième réponse, qui fait valoir la diversité des idéaux épistémiques selon les époques, les cultures ou les domaines, peut donner lieu à deux attitudes. La première s'appuie sur cette diversité pour dénoncer l'inanité d'une entreprise normative. La multiplicité des idéaux épistémiques, l'absence de critère méta-épistémique permettant de les évaluer rend vain le projet d'une entreprise normative universelle. La seule chose que nous puissions faire est de décrire les idéaux et pratiques épistémiques d'un lieu ou d'une époque. Dans cette optique, l'épistémologie n'est normative que pour autant qu'elle cherche à évaluer dans quelle mesure les pratiques épistémiques d'individus ou de collectivités sont conformes à leurs idéaux déclarés. La seconde attitude possible consiste à considérer, d'une part, que la pluralité des normes n'exclut pas leur valeur instrumentale et, d'autre part, que selon le but (non-épistémique) que l'on s'assigne, différents idéaux épistémiques peuvent constituer des instruments plus ou moins efficaces. C'est par exemple le point de vue de Stich (1990) qui considère qu'il y a à la fois une pluralité d'idéaux épistémiques et une pluralité de valeurs intrinsèques non-

épistémiques et que la tâche de l'épistémologue est d'examiner les conséquences de l'adoption d'un idéal épistémique relativement à l'avancement de telle ou telle autre fin. En bref, les idéaux épistémiques et les stratégies qui découlent du choix de ces idéaux sont considérés comme des outils pour la réalisation d'autres fins et leur valeur consiste dans leur efficacité, étant entendu que selon les fins poursuivies différents outils peuvent être plus ou moins efficaces.

Si l'on opte pour cette seconde attitude, la question de la normativité des idéaux épistémiques se pose dans les mêmes termes que dans le cadre de la seconde réponse. La normativité épistémique n'est pas strictement irréductible dans la mesure où on peut la définir relativement à d'autres normes considérées comme les fins pour lesquelles elle constitue un moyen. Mais l'idéal épistémique n'est proprement naturalisable que pour autant que ces autres normes le sont. Si elles ne le sont pas, une forme irréductible de normativité persiste, mais qui n'est pas d'ordre épistémique.

5. Naturalisme et scepticisme

Je voudrais pour conclure dire quelques mots des rapports entre naturalisme et scepticisme⁸. J'ai indiqué que l'un des objectifs traditionnels de l'épistémologie était de combattre les attaques sceptiques contre la possibilité de la connaissance du monde externe. La thèse du scepticisme épistémique est que, sur la base des données que nous possédons, nous ne sommes jamais justifiés à adopter telle croyance plutôt que telle autre. Autrement dit, le scepticisme concerne la possibilité même de la justification. La tâche de l'épistémologue, telle qu'elle est traditionnellement conçue, est de montrer comment, au contraire, la connaissance est possible et d'en déterminer la nature, la portée et les limites. Puisque sa tâche est de déterminer dans quelle mesure la connaissance est possible, l'épistémologue ne saurait sans commettre de pétition de principe se prévaloir des résultats de telle ou telle discipline empirique, ce qui serait préjuger de leur statut épistémique. L'épistémologie apparaît donc comme une discipline non-empirique qui doit procéder *a priori*. Or le naturaliste se donne pour objectif la formulation de critères de justification qui tendent à promouvoir le succès épistémique d'organismes dotés de moyens cognitifs limités dans le monde actuel et recommande que nous fassions usage à cette fin de nos croyances actuelles sur nos capacités et limitations cognitives, sur la nature du monde et sur la nature de nos relations avec celui-ci. Le sceptique a donc beau jeu d'affirmer qu'un tel projet repose sur une pétition de principe et se disqualifie par là même.

Que peut répondre le naturaliste au défi sceptique? La première option qui lui est ouverte est de refuser de relever le défi sceptique, autrement dit d'abandonner le projet épistémique traditionnel consistant à montrer la possibilité de la connaissance. On peut considérer que c'est l'option choisie par le naturalisme radical qui se propose de renoncer à une enquête normative sur la possibilité de la connaissance au profit d'une enquête descriptive sur nos processus cognitifs et la manière dont s'opère la médiation entre données sensorielles et théorie. Les naturalistes modérés, dont le projet reste normatif, ne peuvent quant à eux se contenter d'ignorer le défi sceptique, ils doivent l'affronter. Mais, pour pouvoir l'affronter, ils doivent en modifier les termes et en particulier refuser la contrainte qui veut que la réponse à ce défi soit une réponse *a priori*. Je voudrais pour terminer évoquer quelques-unes des options qui leurs sont ouvertes.

On peut soutenir avec Quine que les questions naturalistes surgissent avec le développement de la science, que c'est précisément le succès de la science dans la compréhension du monde et la démonstration par la science de ce qu'apparence et

réalité peuvent différer qui rendent possibles les questions sceptiques et qu'il est donc légitime de faire appel aux ressources de la science pour y répondre. Selon Quine, l'erreur des épistémologues traditionnels est de n'avoir pas compris que leur problème — le problème de la connaissance du monde externe — diffère seulement en généralité mais non en espèce des problèmes qui se posent dans différents domaines de la science. Il s'agit là encore d'un problème scientifique et empirique. Pour Quine, de même que l'existence d'objets théoriques tels que les molécules est une hypothèse de physicien visant à expliquer de manière plus simple le comportement des objets ordinaires, de même l'existence des objets physiques en général est une hypothèse visant à expliquer et ordonner les stimulations sensorielles que nous recevons. Dans les deux cas, l'hypothèse est sous-déterminée par les données, dans les deux cas, il est permis d'avoir des doutes scientifiques quant au fait que nous ayons des raisons valables d'adopter telle théorie plutôt que telle autre et, toujours dans les deux cas, c'est par la poursuite de nos investigations scientifiques que nous pourrions apaiser nos doutes. Le doute sceptique quant à l'existence d'un monde externe n'est qu'une variété particulière de doute scientifique et est donc passible des mêmes remèdes, à savoir plus de science. En bref, pour Quine le doute sceptique n'a rien d'incohérent en soi, mais il est prématuré:

L'expérience pourrait demain prendre un tour qui justifie les doutes du sceptique au sujet des objets externes. Notre succès dans la prédiction des observations pourrait s'abaisser brutalement et, de manière concomitante, nous pourrions commencer à baser avec succès nos prédictions sur des rêves ou des rêveries. Arrivés à ce point, nous pourrions raisonnablement douter de notre théorie de la nature même dans ses plus grandes lignes. Mais nos doutes seraient encore immanents et d'un seul tenant avec notre entreprise scientifique. (1981: 475)

Dans ce passage, Quine semble vouloir dire que la thèse sceptique est moins bien confirmée que les autres théories et que le doute sceptique est exagéré. Mais, comme le montre Stroud, la "théorie" sceptique n'est pas de même ordre que les autres théories qui sont en concurrence avec la théorie qui a aujourd'hui notre faveur. Le scepticisme n'est pas une doctrine positive qui se propose de remplacer les hypothèses actuelles par d'autres hypothèses visant à rendre compte de nos stimulations sensorielles, ce n'est pas une théorie que des expériences supplémentaires pourraient venir confirmer ou réfuter, c'est une thèse négative qui dit qu'il existera toujours plusieurs hypothèses concurrentes sur ce qui est vrai au-delà des données et entre lesquelles nous n'aurons jamais aucune raison de choisir. Le fait que les doutes sceptiques aient leur source dans la science ne les rend pas inoffensifs et n'autorise pas à faire appel à notre connaissance scientifique du monde pour les combattre. Comme l'explique Stroud, ce que le sceptique qui s'appuie sur la science pour la réfuter se propose de faire c'est une réduction à l'absurde, dont la forme générale serait la suivante:

Ou bien la science est vraie et nous donne la connaissance ou bien ce n'est pas le cas. Si elle n'est pas vraie, rien de ce que nous croyons sur le monde physique n'est de l'ordre de la connaissance. Mais si elle nous donne la connaissance, nous pouvons voir sur la base de ce qu'elle nous dit des maigres impacts sur nos surfaces sensorielles pendant la perception que nous ne pouvons jamais dire si le monde externe est vraiment tel que nous le percevons. Mais dans le cas nous ne pouvons rien savoir du monde physique. Donc encore une fois, rien ne se que nous croyons sur le monde physique n'est de l'ordre de la connaissance.

Quelque possibilité qu'on choisisse, nous ne savons rien sur le monde physique. (Stroud, 1984: 228).

En bref, selon Stroud, le scepticisme reste compatible avec l'approche naturaliste prônée par Quine. Mais l'analyse de Stroud n'accorde peut-être pas assez de poids à un aspect de la stratégie naturaliste quinienne et post-quinienne. Le naturalisme de Quine en matière d'épistémologie ne se limite pas à soutenir que le problème de la connaissance du monde externe est un problème empirique et donc que pour le résoudre nous pouvons légitimement faire intervenir nos connaissances scientifiques. Il avance aussi l'idée selon laquelle, (1) étant donné la sous-détermination logique de nos théories par les données, il nous faut pour évaluer les mérites de théories faire intervenir des critères autres que logiques et (2) la recherche de ces critères est elle-même empirique.

C'est ainsi me semble-t-il que l'on peut comprendre l'encouragement que Quine voit dans Darwin. Il ne s'agit pas purement et simplement de soutenir que la théorie darwinienne de l'évolution garantit que nous sommes des créatures dont les stratégies cognitives sont bien adaptées à la formation de croyances vraies sur la nature, puisque le sceptique pourrait facilement dénoncer la circularité d'une telle manière de procéder. La manœuvre est plus subtile et fait intervenir conjointement, comme le souligne Kornblith, (1993c), argument darwinien et argument du succès de la science. Selon cette manière de voir, le succès de la science est un fait indéniable qui témoigne de l'adaptation de nos processus et stratégies cognitifs à la structure du monde. La meilleure explication de cette adaptation nous la trouvons dans la théorie de l'évolution. L'adaptation de nos structures cognitives au monde s'explique parce que ces structures sont le résultat d'un processus évolutionnaire. Cette approche se distingue de la précédente en ce qu'elle fait appel à l'évolution non pas pour établir l'existence d'une adaptation de nos structures cognitives à celles du monde, mais pour expliquer ce fait qui est établi indépendamment par la considération du succès de la science. De ce point de vue, quoique des hypothèses théoriques puisse être également sous-déterminées relativement aux données sensorielles, elles ne sont pas nécessairement sur un pied d'égalité relativement à ces données sensorielles prises conjointement avec les hypothèses auxiliaires implicites sur la structure du monde manifestées dans l'organisation de nos processus mentaux (espaces de similitudes, essentialisme psychologique, etc.). Selon cette optique, la validité de ces hypothèses auxiliaires est largement confirmée par le succès de la science et la travail de l'épistémologue naturaliste qui se penche sur notre constitution psychologique n'est pas seulement de décrire l'enchaînement causal qui fait passer des stimulations sensorielles aux hypothèses théoriques, mais aussi et surtout de dégager et de rendre explicites les hypothèses auxiliaires qui assurent le passage des stimulations sensorielles aux hypothèses théoriques. L'épistémologie ainsi conçue conserve un caractère normatif, puisque son objectif n'est pas de décrire sans discernement les processus causaux qui, en telle ou telle occasion, ont engendré telle ou telle croyance, mais d'évaluer ces processus aux regard des hypothèses auxiliaires qu'ils font intervenir et de l'enracinement cognitif de celles-ci.

Considéré de cette manière, le naturalisme reconnaît le droit du sceptique à asseoir ses doutes sur la sous-détermination logique inévitable des hypothèses théoriques par rapport aux données sensorielles. Ce qu'il suggère c'est qu'étant donné que ces doutes ont leur source dans la science elle-même, il est légitime de se servir des informations qu'elle nous livre pour combler l'écart entre stimulations sensorielles et hypothèses théoriques.

Le sceptique peut toutefois trouver à objecter à l'argument du succès de la science qui motive cette stratégie. Il peut soutenir que le succès des sciences ne témoigne en

faveur de la possibilité de la connaissance que pour autant qu'on attribue ce succès à la vérité ou à l'adéquation explicative des théories scientifiques et non à quelque autre caractère non épistémique de celles-ci et il peut faire valoir que l'histoire des sciences révèle que l'évolution des théories scientifiques a un caractère largement contingent et ne témoigne pas en faveur d'une marche progressive en direction d'un idéal épistémique. Cette forme de scepticisme est examinée par Kitcher (1992: 93-100). Le cœur de ces arguments est que l'étude des choix scientifiques révèle qu'à de nombreuses reprises il a existé différentes possibilités de modification des croyances scientifiques, qui auraient chacune pu être adoptées avec sensiblement autant de justice. On peut donc imaginer de nombreuses histoires des sciences possibles aboutissant à des conceptions divergentes de la nature et à des ensembles divergents de principes méthodologiques. Du point de vue de sa justification, rien ne distingue le cours réel des événements d'histoires potentielles divergentes. Le cheminement des sciences a donc un caractère arbitraire.⁹ La réponse de Kitcher à ce type d'arguments est que l'existence indéniable de cas transitoires de sous-détermination dans l'histoire des sciences ne suffit pas à justifier un scepticisme radical et à remettre en cause le naturalisme modéré. Pour que la menace sceptique soit effective, il faudrait selon lui que l'on puisse démontrer que les controverses scientifiques donnent lieu à des divergences continues — que les versions développées d'approches rivales continuent à rester incompatibles les unes avec les autres — et à une sous-détermination indéfinie — que ces versions développées restent indéfiniment sous-déterminées par l'application de nos meilleures stratégies cognitives aux données fournies par la nature. Contre le scepticisme, la stratégie du naturaliste consistera à montrer que ces points n'ont pas été établis et que l'histoire des sciences ne donne pas les moyens de le faire. Quelle que soit l'issue de ce dernier débat, le naturaliste aura au moins réussi une chose: entraîner son adversaire sceptique à l'affronter sur un terrain empirique.

Bibliographie

N. B.: On trouvera une bibliographie très complète sur l'épistémologie naturaliste dans Kornblith (1993). Ne sont donnés ici que les références des ouvrages et articles mentionnés dans le texte.

- Barkow, J., Cosmides, L. & Tooby, J. (éds), 1992, *The Adapted Mind: Evolutionary Psychology and the Generation of Culture*. New-York: Oxford University Press.
- Davidson, D., 1974, "On the very idea of a conceptual scheme"; repris dans D. Davidson, 1984, *Inquiries into Truth and Interpretation*, Oxford: Oxford University Press.
- Dennett, D., 1978, *Brainstorms*, Cambridge, Mass.: MIT Press.
- Dennett, D., 1981, "True Believers", repris dans Dennett (1987).
- Dennett, D., 1987, *The Intentional Stance*, Cambridge, Mass.: MIT Press; trad. fr. de Pascal Engel, *La Stratégie de l'Interprète*, Paris: Gallimard, 1990.
- Fodor, J. A., 1981, "Three cheers for propositional attitudes", dans *Representations*, Cambridge, Mass.: MIT Press.
- Gettier, E. L., 1963, "Is justified true belief knowledge?", *Analysis*, 23, pp. 121-3.
- Goldman, A. I., 1986, *Epistemology and Cognition*, Cambridge, Mass.: MIT Press.
- Goldman, A. I., 1992, *Liaisons: Philosophy Meets the Cognitive and Social Sciences*, Cambridge, Mass.: MIT Press.
- Harman, G., 1982, "Metaphysical realism and moral relativism", *Journal of Philosophy*, 79, 568-575.
- Hirschfeld L. & S. Gelman (eds), 1994, *Mapping the Mind: Domain-specificity in Cognition and Culture*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Kim, J., 1988, "What is "Naturalized Epistemology", dans J. E. Tomberlin (éd.), *Philosophical Perspectives*, 2, *Epistemology*, Atascadero, CA: Ridgeview Publishing Company; repris dans Kornblith, 1993a, pp. 33-55.
- Kitcher, P., 1992, "The naturalists return", *Philosophical Review*, 101, 53-114.
- Kornblith, H., (éd.), 1993a, *Naturalizing Epistemology*, deuxième édition, Cambridge, Mass.: MIT Press.
- Kornblith, H., 1993b, "Introduction: What is Naturalistic Epistemology?", dans Kornblith (éd.), *Naturalizing Epistemology*, deuxième édition, Cambridge, Mass.: MIT Press, pp. 1-14.
- Kornblith, H., 1993c, *Inductive Inference and Its Natural Ground: An Essay in Naturalistic Epistemology*, Cambridge, Mass.: MIT Press, pp. 1-14.
- Kuhn, T., 1962, *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago: University of Chicago Press.
- Lehrer, K., 1990, *Theory of Knowledge*, Boulder: Westview.
- Lycan, W., 1988, "Epistemic value" dans *Judgement and Justification*, Cambridge, Mass.: Cambridge University Press.
- McDowell, J., 1994, *Mind and World*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press.
- Millikan, R., 1984, "Naturalist Reflections on Knowledge", *Pacific Philosophical Quarterly*, 65, 4, pp. 315-34; repris dans *White Queen Psychology and Other Essays for Alice*, Cambridge, Mass.: MIT Press, 1993.
- Papineau, D., 1987, *Reality and Representation*, Oxford: Basic Blackwell.
- Quine, W. V. O., 1951, "Two dogmas of empiricism", repris dans W. V. O. Quine, *From a Logical Point of View*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1963.
- Quine, W. V. O., 1960, *Word and Object*, Cambridge, Mass.: MIT Press; trad. fr. de J. Dopp & P. Gochet, *Le mot et la chose*, Paris: Flammarion, 1977.
- Quine, W. V. O., 1969a, "Epistemology Naturalized", dans *Ontological Relativity and Other Essays*, New-York: Columbia University Press, pp. 69-90; repris dans Kornblith (éd.), 1993, *Naturalizing Epistemology*, deuxième édition, Cambridge, Mass.: MIT Press, pp. 15-31.
- Quine, W. V. O., 1969b, "Natural Kinds", dans *Ontological Relativity and Other Essays*, New-York: Columbia University Press, pp. 114-138; repris dans Kornblith (éd.), 1993, *Naturalizing Epistemology*, deuxième édition, Cambridge, Mass.: MIT Press, pp. 57-75.
- Quine, W. V. O., 1981, "Reply to Stroud", *Midwest Studies in Philosophy*, vol VI, p. 475.
- Quine, W. V. O., 1986, "Reply to Morton White", dans L. E. Hahn & P. A. Schilpp (éds), *The philosophy of W. V. Quine*, La Salle: Open Court, pp. 663-5.
- Sellars, W., 1963, "Empiricism and the philosophy of mind", dans *Science, Perception, and Reality*, Londres: Routledge & Kegan Paul.
- Stich, S., 1983, *From Folk Psychology to Cognitive Science*, Cambridge, Mass.: MIT Press.

Stich, S., 1990, *The Fragmentation of Reason*, Cambridge, Mass.: MIT Press.

Stroud, B., 1984, *The significance of Philosophical Scepticism*, Oxford: Oxford University Press.

Notes

¹ Comme le souligne Lehrer (1990), il faut toutefois, d'une part, distinguer un **cohérentisme fort**, qui fait de la cohérence le critère de justification, d'un **cohérentisme faible** qui en fait un critère de justification et, d'autre part, distinguer un **cohérentisme positif** selon lequel une croyance est **justifiée** si elle est cohérente avec l'ensemble des croyances déjà acceptées et un **cohérentisme négatif** selon lequel une croyance **n'est pas justifiée** si elle n'est pas cohérente avec l'ensemble des croyances déjà acceptées.

² Dans les pages qui suivent je m'intéresserai surtout aux versions "psychologisantes" du naturalisme, plutôt qu'aux versions "historicisantes" ou "sociologisantes". Celles-ci seront toutefois évoquées dans la dernière section.

³ Le premier contre-exemple de Gettier est le suivant. Smith et Jones sont candidats au même emploi. Smith a la croyance justifiée que (a) Jones décrochera le poste et il a la croyance justifiée que (b) Jones a dix pièces de monnaie dans sa poche. Sur cette base, il forme la croyance justifiée que (c) la personne qui obtiendra l'emploi a dix pièces de monnaie dans sa poche. Il se trouve que c'est Smith qui obtient le poste et que sans le savoir il a dix pièces de monnaie dans sa poche. Par conséquent, quoique Smith croit de manière justifiée la proposition vraie (c), Smith ne sait pas que (c). Pour combler la lacune dans l'analyse standard de la connaissance que met en évidence ce contre-exemple de Gettier, il faut donc soit énoncer une quatrième condition, soit réviser la notion de justification qui intervient dans cette analyse.

⁴ Le principal promoteur de l'approche fiabiliste est A. I. Goldman, voir notamment Goldman (1986) et Goldman (1992).

⁵ Pour un examen détaillé de ces questions, voir Stich, 1990, chapitre III.

⁶ Voir Stich, 1990, chapitre III, § 3. 2.

⁷ On peut encore tenter de minorer l'importance des données de la psychologie empirique humaine en mettant en avant l'existence de prothèses épistémiques dont le rôle est précisément de nous permettre de surmonter nos limitations, les prothèses épistémiques les plus pertinentes étant ici les ordinateurs capables d'implémenter des programmes divers de raisonnement et de résolution de problèmes. On notera toutefois que les limitations dont les ordinateurs permettent jusqu'à présent de s'affranchir sont surtout des limitations d'ordre quantitatif (ressources de mémoire, de temps, et d'attention), mais que nous ne savons guère comment surmonter les limitations d'ordre qualitatif de nos processus cognitifs. En vérité, sur le plan qualitatif, les limitations des ordinateurs semblent pour l'instant beaucoup plus importantes que celles des être humains, qui jouent encore un rôle de modèles. Par exemple, quoique les ordinateurs soient beaucoup plus fiables que nous pour ce qui est de suivre une procédure algorithmique ou heuristique bien définie, leur capacité à décider de manière pertinente quand telle ou telle procédure doit s'appliquer reste des plus frustes. Ce que l'on appelle en intelligence artificielle le "problème du cadre" rend assez bien compte de ces limitations typiques de l'intelligence artificielle.

⁸ Pour un examen beaucoup plus détaillé de cette question, voir Stroud, 1984, notamment chapitre VI.

⁹ On trouve notamment dans les écrits de Kuhn (1962) la base de nombreux arguments en faveur de la sous-détermination de ce cheminement. L'analyse d'épisodes de l'histoire des sciences révèle, selon Kuhn, une variabilité des critères d'évaluation ou du poids accordé à tel ou tel critère, le caractère théoriquement chargé de l'observation, le rôle de considérations politiques et sociales dans les choix scientifiques, les effets de l'autorité, le poids de la communauté scientifique, l'incommensurabilité des théories nouvelles par rapport à celles qu'elles remplacent, et ainsi de suite.